

Un geste exemplaire

Pardonnez-moi, chers amis, si l'incident que j'ai souhaité commenter ce matin se situe, chronologiquement, non pas après, mais avant la Pâque qu'avec l'ensemble des chrétiens nous avons commémorée le week-end dernier.

Mais j'ai pensé qu'en cette saison particulière où tant d'occasions nous sont brusquement offertes de nous soucier non pas en parole seulement, mais en actes et en vérité de ceux, toujours nombreux autour de nous, que l'épreuve a fragilisés, l'exemple de Jésus nous serait utile. C'est pourquoi je vous propose de nous reporter à la dernière soirée de Jésus et ses disciples pour revoir ensemble et méditer un geste majeur et inoubliable du Maître.

On mange depuis un certain temps déjà lorsque, brusquement, Jésus se lève : « [...] il dépose son manteau, nous dit Jean — versets 4 à 5 —, *et prend un linge dont il se ceint. Puis, il verse de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.* »

Pour instruire les siens, Jésus parlera, beaucoup même ; mais il commence par leur donner un geste. Un geste pour le moins inattendu, qu'il invite ses disciples à interpréter aussitôt comme un appel.

Versets 12 et suivants : « *Lorsqu'il eut achevé de leur laver les pieds, Jésus prit son manteau, se remit à table et leur dit : "Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez 'le Maître et le Seigneur' et vous dites bien, car je le suis. Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns des autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique".* »

L'intention de Jésus, on le voit, est claire : enjoindre ses disciples, à reproduire aussi souvent que faire se pourra le geste, tout simple, qu'il vient d'accomplir sous leurs yeux ébahis. Et ce faisant, leur adresser un double appel : à l'humilité d'abord, au service ensuite.

I. Un appel à l'humilité

Ce que le Maître attend désormais de ses disciples est « un état d'esprit nouveau », qui rappelle le sien. Plus précisément, cet état d'esprit qui était le sien déjà au moment où il choisissait, lui, le Seigneur, de s'abaisser pour se faire le serviteur de ses propres sujets ; et cet état d'esprit

qui est le sien encore en cet instant précis où il s'apprête à renoncer cette fois non seulement à sa vie, mais encore à la faveur même de son Père pour le salut des hommes.

De tous les apôtres, c'est peut-être Paul qui formulera le mieux cet appel, lorsque, s'adressant aux chrétiens de Philippiques, il écrira ¹ : « [...] *ne faites rien par rivalité, rien par gloriole, mais, avec humilité considérez les autres comme supérieurs à vous. Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres. Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus-Christ.* »

L'humilité ! Une disposition qui fait encore cruellement défaut aux disciples au moment où Jésus choisit de les interpeller à ce sujet ; une disposition que l'on souhaiterait pour sa part davantage partagée aujourd'hui.

Mais au fait, qu'est-ce que l'humilité ? L'humilité dont il est question dans notre texte n'est autre que cette disposition d'esprit qui fait que, pour reprendre l'admirable expression retenue par Paul, je considère toujours les autres comme supérieurs à moi-même. Du coup, mon propre intérêt passe au second plan. Ce qui importe désormais par-dessus tout c'est le bien-être, le confort, la joie, et la réputation des autres. Et pour promouvoir — disons : cet « intérêt » des autres, je suis prêt à tous les renoncements, à tous les abaissements, à tous les sacrifices.

Chers amis, qu'en est-il de nous ? Est-ce ainsi que nous regardons en permanence les autres : comme plus importants que nous ? Est-ce ainsi que nous considérons notre bien-être ou nos intérêts : comme secondaires en regard du bien-être ou des intérêts des autres ? Et jusqu'où sommes-nous prêts à aller ce matin pour assurer leur prospérité ? Quelles limites avons-nous par avance fixées au prix que nous sommes disposés à payer pour qu'ils ne manquent de rien, et soient heureux — plus heureux même, s'il était possible, que nous-mêmes ?

Christ, lui, est allé jusqu'au dépouillement total. Et lorsque, finalement, il lui a été demandé d'offrir sa propre vie pour assurer notre fortune, il n'a pas trouvé trop cher le prix à payer !

Puisse l'Esprit de Dieu mettre enfin en nous cette lumineuse et bienfaisante humilité qui a toujours été et toujours sera en Jésus-Christ !

2. Un appel au service

Et lorsque nous disons « service » ici, nous entendons plutôt « service mutuel ».

Ce que le Maître attend désormais de ses disciples est donc non seulement un état d'esprit nouveau, mais encore « un comportement nouveau », qui rappelle le sien. Ce comportement qui n'a pas cessé de le caractériser depuis le jour où il a choisi de venir parmi les hommes pour se faire leur serviteur.

« De même que j'ai été, que je suis encore et qu'en un sens je serai toujours votre serviteur, dit en substance Jésus, de même, vous, soyez serviteurs les uns des autres. » Verset 15 : « *Car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi.* » Et Jésus d'insister

¹ Philippiens 2.3-5.

ter en ces termes — versets 16 et 14 : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns des autres.* »

Autrement dit, le subordonné ne doit pas trouver indigne de lui ce que son supérieur, lui, n'hésite pas à faire.²

Plus qu'un « geste » nouveau, donc, c'est un comportement nouveau que Jésus, en cette soirée de la Pâque, enseigne à ses disciples.

Ce qu'il attend d'eux désormais n'est pas forcément qu'ils se lavent mutuellement les pieds toutes les fois qu'ils se rencontrent, mais plutôt qu'à partir de ce jour, ils se mettent en permanence au service les uns des autres. Parce qu'ils sont « disciples », ils se doivent d'emprunter les mêmes chemins que leur Maître. L'imiter est pour eux un devoir, autant qu'un privilège. Ils n'ont donc pas d'autre choix que de donner eux aussi leur vie au service de leurs frères.³

Et ce qui est valable ici pour les Douze l'est aussi, c'est évident, pour nous tous aujourd'hui, qui nous disons ses disciples.

Ce que le Seigneur attend de nous ? Qu'à sa suite, nous trouvions notre joie dans le service des autres. Que, suivant son exemple, nous inventions chaque jour de nouveaux gestes — y compris des gestes totalement inhabituels, insolites, voire même incongrus — qui montreront à l'autre — qu'il s'agisse de notre partenaire ou de notre enfant, d'un parent ou d'un copain, d'un collègue ou d'un voisin d'un frère en Jésus-Christ ou... d'un ennemi — que nous l'aimons... plus que nous-mêmes (?) Que nous l'aimons assez en tout cas pour faire passer sa prospérité avant la nôtre.

Ce que le Seigneur attend de nous ? Oui, que nous n'ayons qu'une ambition : celle, non pas d'être servis, mais de servir. Acceptant par avance tous les sacrifices que pourra exiger de nous ce véritable « diaconat » permanent auquel nous avons tous été appelés.

Alors seulement, affirme Jésus — verset 17 : « *vous [-mêmes] serez heureux !* » Pourquoi ? Parce que seuls ont la faveur de Dieu ceux qui savent s'abaisser devant les autres et, plus encore peut-être, exprimer par des actes concrets la disposition au service qui est en eux.

Une fois encore, je pose la question : qu'en est-il de nous ? Que représentent pour nous les êtres qui nous entourent ? Autant de « problèmes potentiels » que nous avons tout intérêt à maintenir à distance ? Ou autant d'« instruments à disposition » qu'il vaut mieux soigner, des fois qu'ils pourraient un jour... nous servir ? Pour ma part, je préfère croire qu'ils sont pour nous autant d'amis dont le bien-être nous importe, et que nous sommes bien déterminés à servir au mieux.

Mais au fait, comment servir utilement quelqu'un dont on ignore les besoins réels et spécifiques ? Le chemin du service, on le voit, se confondra toujours avec celui de l'amour. Cet

² Voir Godet, III, 239.

³ Voir TOB, 328.

amour qui, toujours, veillera à rester ouvert aux autres ; disponible pour recueillir jusqu'à leurs appels les plus discrets ; attentif pour pouvoir déchiffrer à temps sur leur visage le signe d'une détresse gardée secrète.

Puisse le Seigneur nous donner cet amour ! Cet amour qui ne peut s'empêcher de veiller sur l'autre... discrètement. Et qui restera prêt jusqu'au bout à offrir le sourire, la main ou le verre d'eau qui rassure, qui relève qui désaltère et restaure.

Oui, puisse le Seigneur nous l'accorder cet amour ! Qui ne s'usera jamais, mais se renouvellera, au contraire, et se fortifiera dans le service des autres ! Et ce, d'autant plus que les gestes qu'il exigera seront plus ordinaires, plus obscurs, plus coûteux.